

Cet ouvrage est composé pour l'essentiel de textes inédits, complétés par des articles, revus et actualisés, parus dans le magazine *Sciences Humaines*.

Responsable des éditions : Emmanuelle Garcia
Maquette intérieure : Marie-Agnès Jassionnesse
Relecture : Geneviève Darles et Thérèse Testot
Fabrication : Natacha Reverre
Droits d'auteur : Sandra Millet
Promotion : Nadia Latrèche
Diffusion : Patricia Ballon

Histoire globale Un nouveau regard sur le monde

COORDONNÉ PAR
LAURENT TESTOT

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2008
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 978-2-912601-71-1

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

POINTS DE REPÈRE

Les sources de l'histoire globale

L'histoire globale s'inspire de multiples courants qui lui ont préexisté, et qu'elle a en quelque sorte recyclés.

- **L'histoire universelle**

Dès les débuts de notre ère, les penseurs du christianisme élaborèrent une histoire universelle. Linéaire et déterministe, celle-ci est scandée par un début (la Création du monde par Dieu), une étape intermédiaire (la révélation chrétienne) et un terme (le retour du Christ sur terre, dit parousie). La mission de l'Église telle qu'elle s'impose au Moyen Âge est donc de préparer l'humanité à cette fin dernière. Des chercheurs soulignent aujourd'hui que ce concept d'histoire universelle se retrouve chez des auteurs d'autres civilisations, tels Shao Yong (1012-1077) en Chine ou Ibn Khaldoun (1332-1406) dans le monde arabo-musulman.

Cette expression sera ensuite utilisée par le philosophe Bossuet (1627-1704), qui tente dans *Discours sur l'histoire universelle* (1681) de concilier théologie et philosophie de l'histoire, puis par Immanuel Kant (1724-1804) ou Jules Michelet (1798-1874) en vue de dégager des lois historiques. Plus récemment, le sociologue et historien Jean Baechler l'a utilisée comme synonyme de *big history* (voir plus loin) dans *Esquisse d'une histoire universelle* (Fayard, 2002).

- **Les histoires nationales**

La première histoire à être élaborée selon une volonté « scientifique » se veut récit national. Dès le XIX^e siècle, des historiens européens, tel J. Michelet en France, construisent l'épopée de leur pays. Cette histoire-là, déterministe et chronologique, est jalonnée de dates pivots et écrite par les grandes figures, de Vercingétorix à Napoléon. Le point de vue adopté est toujours celui des « dominants », soit les pays européens « civilisés ». Cette règle souffre pourtant une exception, en la personne de l'historien allemand Leopold von Ranke (1795-1886). Celui-ci explore les histoires de la Grande-Bretagne et de la France pour les comparer à celle de sa patrie.

- **L'école des Annales**

Les deux fondateurs de la revue *Annales*, Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1878-1956), sont animés dès la fin des

années 1920 d'un même refus de l'histoire politique traditionnelle (l'« histoire-bataille ») et de la volonté de développer une « nouvelle histoire » : une histoire des sociétés et des mentalités qui s'appuierait sur les sciences humaines (la sociologie notamment), privilégiant les structures aux événements, la longue durée* du quotidien des gens ordinaires aux sautilllements de l'actualité dans la vie des têtes couronnées.

- **La sociologie historique**

La sociologie historique, ou sociohistoire, fut initiée par le sociologue et économiste allemand Max Weber (1864-1920), puis par Werner Sombart (1863-1941) et Norbert Elias (1897-1990). Pratiquée aujourd'hui par Yves Déloye, Gérard Noiriel, Charles Tilly..., elle a pour objectif d'analyser l'histoire à grande échelle selon la grille de lecture de la sociologie. L'attention y est portée en particulier sur l'émergence de l'appareil d'État ou des institutions modernes, faisant primer les facteurs sociaux et non les facteurs politiques pour expliquer les bouleversements de l'Histoire.

- **L'histoire économique**

Ce courant, très présent dans le monde anglo-saxon, entend interpréter l'évolution historique des sociétés au moyen des théories économiques (voir article, p. 177). Un des auteurs-phares reste l'économiste Karl Polanyi (1886-1964) pour son ouvrage *La Grande Transformation* (1944), une étude sur l'histoire économique que des puissances en lutte lors de la Seconde Guerre mondiale.

- **Les area studies et l'histoire atlantique**

Les *area studies* sont des champs de recherche qui ont émergé dans les universités américaines dès les années 1960. Ils visent à appréhender dans leur ensemble des zones géographiques ou culturelles via des approches multidisciplinaires, se spécialisant par exemple en *African, Asian, Latin American studies*..., tout en incluant des travaux étudiant les phénomènes migratoires. Ces champs ont été souvent morcelés, les *Asian studies* incluant par exemple autant de subdivisions que ce que l'Asie a compté de civilisations distinctes, l'archipel aujourd'hui japonais d'Okinawa allant jusqu'à bénéficier d'*Okinawan studies*.

Les *areas studies* ont inspiré nombre d'autres courants, notamment l'histoire atlantique, qui se penche beaucoup sur les phénomènes d'échanges (commerciaux, esclavagistes...) et d'hybridité (créolisation...).

• L'économie-monde de Fernand Braudel

Prenant la direction des *Annales* après-guerre, l'historien Fernand Braudel (1902-1985) insuffle une nouvelle direction à l'histoire sociale (voir encadré, p. 173). Son ouvrage majeur, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (3 tomes, Armand Colin, 1979, rééd. LGF, 2000), propose une histoire du monde sur quatre siècles, privilégiant les aspects économiques et sociaux plutôt que les événements politiques. Il propose de voir dans le monde du xv^e siècle non une simple juxtaposition de civilisations, mais un ensemble d'économies-mondes*.

Selon lui, « ces économies coexistantes qui n'ont entre elles que des échanges extrêmement limités se partagent l'espace peuplé de la planète ». Or aux xv^e puis xviii^e siècles, l'économie-monde européenne change d'échelle et se projette au niveau mondial. Les raisons de la rapidité de ce passage sont à chercher dans la dynamique du capitalisme européen : c'est la capacité de celui-ci à créer des échanges inégaux qui va permettre à l'Europe de structurer l'espace du marché mondial.

• L'histoire des mentalités

Que se passe-t-il dans l'esprit des gens à une époque donnée ? L'histoire des mentalités, en projet dès le début des *Annales*, apparaît concrètement lorsque l'on a commencé à percevoir les limites d'une histoire quantitative essentiellement fondée sur l'économie et la démographie. L'un des initiateurs du genre est Philippe Ariès (1914-1984) avec son *Histoire des populations françaises et de leur attitude devant la vie depuis le xviii^e siècle* (1948). Mais la notion de mentalité est surtout développée dans les années 1960-1970 par Georges Duby (1919-1996) dans le but d'étudier l'imaginaire du Moyen Âge, ou encore par Robert Mandrou (1921-1984) et Michel Vovelle. Cette approche sera encore l'un des étendards de la nouvelle histoire dans les années 1980. Mais dix ans plus tard, plusieurs historiens, comme Roger Chartier, cherchent à « en finir avec les mentalités » : il s'agit de se démarquer d'une histoire qui enferme les mentalités d'une époque dans un cadre mental unique et englobant.

• L'anthropologie historique

Ce terme exprime une vaste ambition : saisir les hommes du passé dans leur environnement matériel, social et symbolique, à la manière dont les ethnologues étudient les sociétés dites « traditionnelles ». Il est apparu chez les historiens des *Annales* dans les années 1970, comme un prolongement naturel de l'histoire

des mentalités. Parmi les représentants de cette mouvance, on citera notamment Emmanuel Le Roy Ladurie, qui dépeint dans *Montaillou, village occitan. De 1294 à 1324* (Gallimard, 1975, rééd. 1996), la vie des paysans ariégeois du xiv^e siècle, ces « humbles » auparavant oubliés de l'histoire. Pour la Grèce antique, on mentionnera Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet. Aujourd'hui encore, beaucoup d'historiens se réclament de l'anthropologie historique, ce qui a peut-être contribué à rendre le terme flou... Et la discipline tend à se confondre avec la catégorie plus vaste de l'histoire culturelle.

• Le système-monde d'Immanuel Wallerstein

Dans une perspective associant l'histoire économique, la pensée marxiste et la démarche braudélienne, le sociologue états-unien Immanuel Wallerstein développe dès les années 1970 le concept de système-monde* (une somme économiquement intégrée d'espaces politiques et culturels différents et structurés entre centre et périphérie) pour analyser l'émergence, depuis l'Europe occidentale à partir du xv^e s., de l'espace mondialisé contemporain, marqué par des inégalités entre pays riches et tiers-monde. D'autres auteurs, tel Philippe Beaujard (voir article, p. 91), reprendront ce terme de système-monde et l'appliqueront à d'autres périodes et lieux.

• La géohistoire

Inventée par des géographes dans les années 1980 en reprenant un terme forgé par F. Braudel, la géohistoire consiste à prendre en compte simultanément l'espace et le temps des sociétés (voir article, p. 197). Mentionnons que la géographie culturelle, apparue à la fin du xix^e siècle et visant à analyser les idéologies, les pratiques culturelles et les rapports des civilisations à leur milieu, manifestait déjà ce souci de replacer la géographie dans une optique globale.

• Les subaltern, cultural et postcolonial..., studies

Les auteurs indo-britanniques de l'école des *subaltern studies* ont été les premiers, au milieu des années 1980, à insister sur la nécessité de redonner voix aux « sans-voix » de l'histoire coloniale. Ils se sont attachés, pour cela, à déconstruire « l'archive coloniale », à pointer les contraintes idéologiques qui ont pesé sur les premiers travaux d'histoire coloniale.

Dans leur sillage, les praticiens des *cultural studies* ont initié une analyse « textuelle » du colonialisme, qui a abouti à la formation

d'un domaine académique autonome : celui des *postcolonial studies* (voir article, p. 217), qui se donnent pour objet et objectif, selon les termes de l'historien indien Dipesh Chakrabarty (voir *entretien*, p. 225), une « *provincialisation de l'Europe* » : soit la critique et la refonte de catégories d'interprétation considérées comme peu objectives, car présumées imprégnées d'« eurocentrisme ».

- **La big history**

À partir des années 1980, la *big history* dresse une histoire totale de l'univers, mobilisant paléoastronomie, astrophysique ou géologie..., pour replacer l'humanité dans son contexte naturel et à la plus grande échelle temporelle concevable (voir article, p. 189). Dans une optique proche quoique plus réduite, l'histoire environnementale étudie les interactions entre homme et environnement, se penchant par exemple sur l'histoire du climat (voir article, p. 151).

- **La world history**

Ce courant anglo-saxon opère à partir des années 1980-1990 une tentative de synthèse de certains des apports antérieurs. Il est représenté par de nombreux historiens, britanniques tels Christopher A. Bayly ou Eric J. Hobsbawm ; états-uniens tel Anthony G. Hopkins ; voire asiatiques. Ces chercheurs vont s'attacher à sortir des cadres nationaux, à multiplier les points de vue, occidentaux et non occidentaux – comme l'avait fait l'historien britannique Arnold J. Toynbee (1889-1975) dans une perspective comparatiste des civilisations –, et s'intéresser aux transformations culturelles..., englobant le tout dans une vision d'ensemble.

- **La global history**

Souvent confondue avec la *world history*, à laquelle elle reproche pourtant de se limiter à dresser l'histoire de cultures séparées pour simplement comparer leurs évolutions respectives, la *global history* entend plutôt mettre l'accent sur l'étude des phénomènes d'interaction entre civilisations : commerce, guerre, religion, migration, art...

- **La connected history et l'histoire croisée**

À la suite de leur collègue indien Sanjay Subrahmanyam, auteur d'*Explorations in Connected History*, vol. I : *From the Tagus to the Gange*; vol. II : *From the Franks to the Mughals* (Oxford University Press [New Delhi], 2005), des historiens entreprennent

de tisser une histoire des connexions entre civilisations, tel Serge Gruzinski dans *Les Quatre Parities du monde. Histoire d'une mondialisation* (La Martinière, 2004, rééd. Seuil, coll. « Points », 2006). À l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), des chercheurs se sont fédérés ces dernières années sous la bannière de l'histoire croisée, qui entend concilier l'approche de l'histoire connectée et celle de l'étude des transferts entre zones culturelles – que certains auteurs anglo-saxons tendent à appeler *shared history* (histoire partagée).

- **Les démarches comparatiste et simultanée**

Rappelant que le comparatisme entre sociétés est l'un des postulats de l'anthropologie, l'helléniste Marcel Detienne appelle les historiens à *Comparer l'incomparable* (Seuil, 2000), à oser la comparaison entre les sociétés qu'ils étudient et les autres (voir *entretien*, p. 207). Dans une perspective proche, le médiéviste Georges Jehel se fait l'avocat d'une démarche collective qui permettrait d'appréhender l'ensemble des événements ayant lieu à une date donnée, afin d'en dégager les dynamiques à l'œuvre aux échelles régionales et mondiale.

- **L'histoire globale**

Épousant les perspectives des *connected*, *world* et *global histories*, les enrichissant souvent de la tradition des *Annales*, des chercheurs francophones comme Olivier Pétré-Grenouilleau reprennent ces approches dans le but d'élaborer une histoire globale (voir articles, p. 131 et 161) rendue nécessaire notamment par l'émergence du phénomène de la mondialisation* dans les sciences sociales.

RÉGIS MEYRAN